

rons de prier le Seigneur de vous rendre les forces nécessaires pour que, sans nuire à votre santé, vous puissiez prendre part à nos travaux le plus souvent possible. Vous savez de quelle vénération vous êtes entouré dans le sein de notre Comité et quel prix nous attacherons toujours à vos avis dont la sagesse nous est connue de si longue date.

Venez donc souvent, cher Directeur, reprendre au milieu de nous la place où nous aimons tant à vous voir et y exercer une influence prépondérante ; venez, comme par le passé, nous éclairer de vos lumières et réchauffer notre zèle au contact du vôtre, et veuille le Tout-Puissant permettre que vous restiez pour nous, pendant des années encore, un vivant modèle de foi, de charité et de dévouement aux intérêts de l'œuvre qui nous rassemble autour de vous !

Ce sont, bien cher frère, les vœux les plus ardents de vos respectueux et affectionnés collègues,

Les Membres du Comité des Missions.

Le président,

BARON LÉON DE BUSSIERRE.

(Suivent les signatures des membres du Comité.)

M. COILLARD AUX ÉGLISES

Paris, le 22 avril 1882.

Bien chers amis,

Nous partons définitivement dans six jours. Nos dernières réunions ont eu lieu ; nous sommes dans les emballages et les visites « pour prendre congé, » très occupés et très fatigués. Ce n'est donc pas le moment de faire des lettres et des discours. C'est pourtant un besoin de nos cœurs de vous

dire, à vous aussi, qui n'êtes pas de Paris, un dernier adieu. En l'écrivant, ce triste mot d'*adieux* qui nous remplit d'une douloureuse émotion, nous répétons par la pensée tous nos voyages de deux ans. Toutes les localités que nous avons visitées, les Eglises qui nous ont accueillis, les visages de ceux qui nous ont comblés d'affection passent devant nous comme une vision. Nous n'oublions aucun des nombreux Béthel, ni aucun des bien-aimés qui, comme les anges à Jacob, nous ont communiqué de la part de Dieu des messages et des bénédictions. — La voilà donc terminée notre œuvre en Europe ! Elle est devant Dieu et devant l'Eglise avec toutes ses imperfections et ses misères. Elle me laisse à moi, je vous dois cette confession, le sentiment d'une profonde humiliation. Je pense à toutes ces occasions uniques qui m'ont été fournies pour glorifier mon Maître et pour édifier son peuple. *Lui* a su le secret de mon cœur et tous mes combats. Ma consolation pour le passé, ma force pour l'avenir, c'est qu'*Il* veut bien pour magnifier sa puissance se servir des choses méprisables de ce monde et même de celles qui ne sont point. Il est salutaire de se voir *diminuer soi*, mais lui *croître*, et de s'assurer que l'homme ne lui dérobe aucun rayon de sa gloire.

A côté de ce sentiment-là, il en est un autre que je ne saurais taire, la reconnaissance. Nous l'emportons et il revivra dans les déserts comme une source rafraîchissante, le souvenir de toute l'affection, de toutes les bontés dont vous nous avez comblés, de tout le bien que nous avons reçu.

L'Alsace, toujours française par le cœur, la première à entendre nos appels, a été la première aussi à y répondre et cela généreusement. La Suisse, Genève surtout, nous ont donné droit de cité, et nous sentons bien que nous n'y sommes plus des étrangers. Les vallées vaudoises ont fait revivre de vieilles cordes huguenotes et resserré des liens de parenté spirituelle. Nous attendons leur contingent au Zambèze. La Belgique s'inspirera toujours plus du généreux enthousiasme

de son noble roi pour l'Afrique, et la Hollande, cette chère et puissante Hollande où les mœurs sont si simples et les cœurs si chauds, nous autorise par l'accueil qu'elle nous a fait à compter sur la permanence de son intérêt. Nous saluerons avec joie l'organisation définitive qui doit lui donner dans notre entreprise sa part de responsabilité. Il faut me faire violence pour ne pas dire plus. Les chers et vénérés amis auxquels je m'adresse sauront lire entre les lignes.

J'ai parlé ailleurs de l'Angleterre et de l'Ecosse. Les grandes entreprises de ce dernier pays dans l'Afrique centrale sont une leçon sérieuse et solennelle à l'adresse de tous ceux à qui Dieu a confié l'administration des richesses, qui sont siennes. Pourquoi faudrait-il que nos voisins d'outre-mer eussent le monopole de la libéralité et de la générosité? Pourquoi, sous prétexte qu'il y a tant à faire, ferait-on peu?

Pourquoi voudrait-on imposer au royaume de Jésus-Christ les frontières de notre pays ou les limites d'une localité?... *Excelsior!* chers amis, et plus haut nous nous élèverons, plus aussi disparaîtront les distances et les nationalités. J'ai été confondu de rencontrer, dans mes tournées, les objections contre l'œuvre des missions que l'on combattait il y a cinquante ans. Je dois à la vérité de dire, — et je le fais sans amertume, — que, chez nous, l'œuvre des missions est encore peu connue, et partant peu comprise. Il est maints pasteurs évangéliques qui ne s'en occupent pas, qui ne reçoivent ou ne lisent jamais un journal des missions. Ce n'est pas encore l'œuvre des *Eglises* comme nous, nous l'entendons. Même bon nombre de ceux qui s'en occupent, le font en amateurs et rejettent toute espèce de responsabilité personnelle. Pour eux, c'est l'œuvre d'une société siégeant, comme tant d'autres, à Paris, et à laquelle on accorde, aux mêmes titres, une parcelle de patronage et de sympathie. — Voilà une des causes de notre pénurie constante de fonds et d'ouvriers. Quand vous, frères bien-aimés et vénérés, aurez

senti que l'œuvre de l'évangélisation du monde n'est pas pour l'Eglise un luxe dont, à la rigueur, on peut se passer, mais un devoir, un apostolat que le Maître lui-même lui a confié, et qu'elle ne peut méconnaître et négliger impunément, alors aussi vous sentirez que votre responsabilité personnelle y est directement engagée, vous remuerez vos troupeaux et provoquerez des vocations parmi vos jeunes gens.

Pardonnez ma franchise. Je ne voudrais froisser qui que ce soit par la rudesse de mon langage, ni poser devant vous et faire parade de modestie. Mes tournées missionnaires en Europe sont terminées, et, quelle que soit l'opinion que l'on en ait, personne ne me refusera le témoignage d'avoir été de bonne volonté. Je me suis donné autant que je l'ai pu ; j'ai visité les villages avec autant de sérieux que les grandes villes, et ce n'est pas là où j'ai été le moins béni. J'ai tenu scrupuleusement tous mes engagements, et jamais une indisposition ne m'a servi de prétexte pour m'y soustraire. J'ai fait taire mes sentiments personnels et j'ai parlé « au grand public, » quand il m'eût été plus doux de causer en famille avec ceux chez lesquels j'aurais voulu éveiller un intérêt durable pour notre œuvre. J'ai à votre désir, et malgré une préparation souvent insuffisante, entretenu des cercles littéraires et des sociétés de géographie. Je l'ai fait par considération pour vous, mes vénérés frères, et de l'œuvre d'évangélisation que vous faites en France. Je l'ai fait franchement et avec simplicité, et vous vous êtes déclarés satisfaits. L'honneur du protestantisme, que vous et moi nous représentons, était ainsi revendiqué. Je n'étais pas un collecteur, je n'attendais rien de plus, et souvent je n'ai rien reçu de plus. Mais noblesse oblige, et en vous quittant, permettez-moi de vous le rappeler. Vous vous êtes moralement compromis devant le public, et après m'avoir patronné devant lui, vous n'oublierez pas l'œuvre que je vais faire loin de vous dans l'Afrique intertropicale. Si jamais l'un de mes compagnons d'œuvre ou moi-même revenons parmi vous, vous nous accueillerez

comme vos propres mandataires. Dès maintenant, vous suivrez notre entreprise à travers toutes les péripéties de son développement. Cela me consolera de ce dont j'ai si souvent gémi, que le voyageur ait été plus populaire que le missionnaire.

Chers amis, nous faisons une œuvre sérieuse, à laquelle nous avons foi. Je frémis en pensant que pour la faire nous faisons tant de bruit. Ce n'est pas ainsi que se construisait le temple de Jérusalem. Je prends ma bonne part du blâme dans ce qu'il a de mérité, et je demande instamment à mon Dieu la fidélité dans l'humilité. Redoutons de tirer parti de tout pour créer un enthousiasme éphémère. Travaillons les uns et les autres dans l'ombre et dans l'obscurité plus encore qu'en plein soleil et en public.

Au moment de tenter l'exécution des projets auxquels je vous ai associés, chers amis, je sens la responsabilité qui pèse sur moi. La critique est sur mes traces, vos espérances m'ont devancé, et je vais bientôt me trouver face à face avec la réalité des difficultés de tous genres. Mais le Maître est là et il m'appelle, il sera ma lumière, ma délivrance et la force de ma vie.

Je ne vais pas seul, un frère bien-aimé m'accompagne, Christol. Il est connu à Paris, vous le connaîtrez bientôt aussi. Sans doute en voyageant ensemble, partageant mêmes dangers, privations et fatigues, et nous voyant constamment et de très près, nous n'aurons pas besoin d'un microscope pour découvrir les faiblesses et les misères l'un de l'autre ; nous espérons pourtant que, nous rencontrant souvent au pied de la croix, nous nous comprendrons toujours mieux et nous aimerons toujours plus. D'autres jeunes frères se joindront à nous au commencement de l'année prochaine. Nous espérons être quatre Français au moins pour entreprendre notre expédition.

Mais qu'on le comprenne bien, je vais d'abord relever ma station au Lessouto, réorganiser l'œuvre, et réparer les brèches

faites par la guerre. C'est un douloureux retour qui nous attend à Lérivé. Nous ne partirons pas pour le Zambèze sans avoir quelqu'un qui me remplace. Ne se trouvera-t-il pas, ce quelqu'un, dans le courant de l'année? Parmi les pasteurs que je connais et que j'aime, n'en est-il vraiment aucun qui se sente appelé à venir à notre secours? Il se trouvera, je l'attends, et alors je partirai sans arrière-pensée et joyeux pour aller plus loin. Je demande que tous nos amis se joignent à moi pour en faire un sujet tout spécial de prière.

Quelque triste que soit la note que j'ai touchée plus haut, un regard rétrospectif sur la France me donne de l'espoir pour l'avenir. Si la mission n'est pas encore devenue l'œuvre des Eglises, elle est bien celle des chrétiens. Et nous avons pu souvent constater combien elle *vous* est chère. Comment oublierions-nous le touchant empressement avec lequel vous avez comblé le déficit de 1877? Comment aussi oublier les renoncements dont nous avons été témoins dans nos courses? Les bijoux déposés dans le tronc du Seigneur, les épargnes de l'ouvrière, les économies d'une jeune fille mourante qui bénissait ainsi notre œuvre sur le seuil même de l'éternité, ne sont pas des cas isolés. Je ne puis pas dire tous les témoignages de sympathie qu'on nous a donnés, en nous identifiant avec notre œuvre. Déjà on nous a fourni certains des articles nécessaires à notre expédition. Si j'entrerais dans les détails, je craindrais de faire des oublis. Le Seigneur, aux pieds duquel nous déposons toutes vos offrandes, toutes vos bontés, toutes vos amitiés, n'en fait aucun, et cela suffit.

Nous fondons de grandes espérances sur ces comités auxiliaires qui se sont formés à Montauban, à Bordeaux, à Montpellier, à Marseille et ailleurs. Nous nous demandons pourquoi nous n'en avons pas vu se former dans le Nord, — ce Nord de la France qui a été pourtant un des berceaux de la mission, et où, comme au Havre, nous comptons des amis si chers et si dévoués.

Nous n'oublierons ni certaines écoles du dimanche, ni les réunions de travail. Nous comptons sur une coopération sérieuse et durable. Il ne faut pas qu'elle nous fasse défaut, et que surtout la mission soit pour la Société une plante parasite. Vous me comprenez. Nous ne voudrions pas de mission du Zambèze au détriment de celle du Lessouto ; pas plus que nous ne voudrions de celle du Lessouto au détriment des œuvres de France. Les unes et les autres sont nécessaires et se complètent.

Et vous, chers amis, qu'attendez-vous de nous ? — Oh ! n'attendez pas trop. Nous ne vous promettons pas de grands exploits, de grandes choses, de grands succès. Vous serez désappointés si vous en attendez. Ce que nous voudrions promettre à nous-mêmes sous le regard de Dieu, c'est l'obéissance et la fidélité. Et maintenant il faut prononcer ce mot que nous ne connaissons pas là-haut : Adieu, oui, à Dieu ! Faites en Europe l'œuvre que nous allons faire en Afrique. Créez des ressources financières, provoquez des vocations, priez pour nous, et Dieu fera le reste. Elle s'accomplira cette promesse : l'Afrique accourra *bientôt*, étendant ses mains vers l'Éternel.

Votre bien affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD.

ADIEUX DE MM. COILLARD ET CHRISTOL A L'ORATOIRE

Ces adieux ont eu lieu le soir du mardi 18 avril, en présence d'une assemblée compacte et toute pénétrée par l'émotion du solennel départ qui s'approche. La séance était présidée par M. le pasteur Dhombres, qui a prononcé le discours suivant :